

HABITER L'UNIVERS DOMESTIQUE

APPROCHE ANTHROPOLOGIQUE ANALYSE SOCIOLOGIQUE

Jean-Paul FILIOD

Séminaire LEROY MERLIN

VAULX EN VELIN

16 décembre 2004



Sommaire

Introduction	2
1 Aspect fondamentaux	3
De l'habitat à l'habiter	3
« Le nid et la citadelle » ?	4
La limite, le seuil	6
L'influence de la culture, assignations sociales, identification aux lieux, appropriation	7
2 L'univers domestique français contemporain	10
Des pièces et des fonctions séparées, une histoire récente	10
Ouvertures, circulations, « polyfonctionnalité », le brouillage des seuils	11
L'espace personnel, une réaction au brouillage des seuils ?	13
Les rapports hommes-femmes : transformations significatives, petits changements ou permanence des rôles et des attributs	14
Conclusion	
Habiter, cohabiter : la coexistence des normes	17
Bibliographie	19

Introduction

Notre matinée est consacrée à ce que j'appelle « l'univers domestique », et que j'aborderai à l'aide de l'anthropologie et de la sociologie. Je présenterai d'abord la manière dont ces deux disciplines abordent la question de l'habitat, puis des connaissances plus précises sur l'univers domestique français contemporain, à travers quelques thèmes que j'estime saillants, significatifs et, je l'espère, éclairants pour mieux comprendre, et peut-être aussi mieux observer, ce qui se passe, ce qui se joue dans nos espaces habités.

La première partie du titre : *Habiter l'univers domestique*, est un choix délibéré. J'aurais pu dire *L'habitat, l'espace domestique : approche...* Le fait de commencer par un verbe à l'infinitif suggère que l'univers domestique est fait d'actes concrets, de pratiques, de gestes, de mouvements, de jeux où s'entrecroisent des activités, des êtres, des usages, des corps, des odeurs, des sonorités, en même temps qu'il est fait d'espaces bien circonscrits, de stations, de fermetures. Et donc, *univers domestique* plutôt qu'*espace domestique*, pour dire combien les espaces, dans leur définition matérielle, physique, architecturale, sont nourris de ce que les gens en font, et que, même définis une fois, il leur arrive d'être transformés, redéfinis. Le mot *espace* risquait d'être trop statique, le mot *univers* suggère et affirme le rôle que jouent les habitants dans la réalisation de l'acte d'habiter.

Approche anthropologique, analyse sociologique : là encore, et cela tient assez à ma formation et à mon identité professionnelle, si la sociologie est utile pour savoir où on en est des usages sociaux de l'habitat, des différences qui existent entre les gens de tel milieu social et ceux de tel autre, entre les hommes et les femmes, l'anthropologie possède le grand avantage de prendre le parti de l'universalité de l'homme, et de le faire à partir des connaissances élaborées par l'ethnologie, science de la diversité culturelle, domaine indispensable de connaissance de l'autre et de l'étendue des manières de faire, d'être, de penser. Impossible ainsi d'envisager sérieusement une sociologie de l'univers domestique, même limité à la France et à notre époque, sans le recours à une anthropologie de l'espace, dont je tracerai quelques lignes fondamentales, en vue de nous convaincre que le rapport à l'espace habité « ailleurs » possède bien des caractéristiques communes avec celui d'« ici ».

Juste avant, une précision au sujet de la sociologie. Celle dont je vais parler n'est pas nécessairement celle à laquelle on nous a habitué, à savoir celle des grandes données statistiques, sociodémographiques ; nous en aurons certes besoin, et j'aurai recours à quelques données générales, mais je m'appuierai aussi sur une sociologie plus qualitative, plus proche des réalités concrètes vécues par les habitants, bref, une sociologie plus soucieuse de comprendre les relations sociales à partir des interactions de la vie quotidienne.

1. Aspects fondamentaux

De l'habitat à l'habiter

Parler d'habitat pose d'emblée le problème de son extension. Jusqu'où ça va, l'habitat ? Certes, tout le monde s'accorde pour dire que l'habitat représente une certaine réalité physique, matérielle, et donc saisissable. Sauf que, parfois, l'habitat c'est l'appartement urbain d'un grand ensemble, parfois l'immeuble dont il fait partie, parfois ce même immeuble avec ses dépendances, son environnement même, jusqu'à la ville tout entière, et même la région dont il fait partie. Idem si on est en milieu rural : faut-il, lorsqu'on parle de l'habitat, inclure les dépendances, les vergers, les terres ?... En gros : si nous réduisons la notion à un espace physique déterminé, nous risquons d'introduire des limites arbitraires ; et si nous l'étendons à l'environnement (jusqu'à la planète entière ? « la Terre, habitat de l'homme » ?), on risque de le diluer et de lui faire perdre sa substance.

C'est peut-être pour cette raison que le mot *habitat* ne figure pas dans mon titre, et que je lui ai préféré *habiter*, qui est un verbe, mais qui est aussi devenu, dans les sciences humaines et sociales, un nom : *l'habiter*. De la même manière qu'il y a le *coucher*, le *déjeuner*, le *boire* et le *manger*, qui ont intégré nos dictionnaires les plus communs, il y a *l'habiter*, cependant encore ignoré par ces mêmes dictionnaires.

C'est dans la philosophie qu'on doit aller chercher l'origine de *l'habiter*. Le philosophe allemand Martin Heidegger a prononcé en 1951 deux conférences, l'une s'appelle *Bâtir, penser, habiter*, l'autre "*...l'homme habite en poète...*"

Dans la première, il démontre les liens de sens qui existent entre les mots *bâtir*, *habiter* et *être*. En allemand, les racines de *bauen* renvoient à *bâtir*, *habiter*, mais aussi *enclore* et *soigner* ; le mot *buan* signifie *habitation* mais aussi *manière d'être des hommes sur terre* ; *je suis*, le *ich bin* est aussi de la famille de *bauen*. « Habiter, c'est être » devient l'adage philosophique de base, et si l'on prolonge : « *bauen*, habiter, c'est-à-dire être sur terre, est maintenant, pour l'expérience quotidienne de l'homme, quelque chose qui dès le début, comme la langue le dit heureusement, est "habituel" ». Constatons en effet que dans la langue française, le verbe *habiter* est de la même famille que le mot *habitude*. Du latin *habitus*, qui signifie, comme le mot *habitus*, « manière d'être », *habitude* a aussi donné *l'habit*, le vêtement, qui montre et dit peut-être comment on est, en fonction de ce que l'on porte. L'habit fait-il le moine ?... Et l'habiter ?...

Quant à « *... l'homme habite en poète ...* », cette phrase tirée d'un poème de la fin du XIII^e siècle (de Friedrich Hölderlin) signifie que « tout homme », « de manière permanente », porte en lui un rapport à l'habitation qui est « le trait fondamental de la condition humaine ». Plutôt que de *poésie*, et pour ne pas confondre avec notre vision commune (la poésie des écrits, les poètes célèbres), parlons plutôt de *poétique*. Le terme, inspiré de la *poiesis* (qui signifie *invention*), a été porté comme étendard par le philosophe français Gaston Bachelard dans *La poétique de l'espace*, publié dans ces mêmes années 1950 et consacré à la mise en valeur d'un « archétype dormant au fond de l'inconscient ». Pour lui, la maison est un univers profond livré à notre imaginaire, « les souvenirs du monde extérieur n'ayant jamais la même tonalité que les souvenirs de la maison ». Bachelard nous invite à visiter tour

à tour la cave, le grenier, les tiroirs, les armoires, les coffres et le nid, tout ce qui, selon lui, concourt à faire de la maison « un cosmos ». On se démarque ici d'une approche strictement architecturale, la structure du logement et l'agencement de ses pièces ayant un aspect secondaire vis-à-vis de la puissance de l'imaginaire lié à la maison. L'espace de la maison est le lieu d'une rêverie, il implique une poésie, un exercice de l'intime.

Cet exercice de l'intime est « l'habiter », qui, dans cette seconde moitié du XX^e siècle, s'oppose même à « l'habitat ». Le philosophe et sociologue de la ville Henri Lefebvre écrit ainsi au début des années 1980 : « L'habiter, acte social et cependant poétique, générateur de poésies et œuvres, disparaît devant l'habitat, fonction économique. De même disparaît la "maison", si bien évoquée et célébrée par Gaston Bachelard : lieu merveilleux de l'enfance, maison-matrice et maison-coquille, avec son grenier et sa cave pleins de rêves ; elle s'enfonce et disparaît dans le passé devant le logement fonctionnel, construit selon des prescriptions technologiques, peuplé d'usagers dans l'espace homogène et brisé. »

La question qui devrait nous préoccuper en ce début de XXI^e siècle ne serait-elle pas : comment faire cohabiter l'habitat et l'habiter ? (ou plus exactement : l'habitat et le « chez-soi »). Ne pourrait-on pas se persuader que la dimension économique du logement (et avec elle, les dimensions juridiques, politiques, administratives) est en interaction constante avec la dimension subjective, poétique de l'habitant, et qu'ainsi, l'habiter, loin d'être cantonné au seul habitant, est justement le produit de cette interaction ?

« Le nid et la citadelle » ?

L'expression « l'habiter, acte social et cependant poétique » est un peu nouvelle dans le sens qu'il fait de l'habiter un « acte », et non plus seulement une « fonction ». Cette idée de l'habiter comme fonction vient de l'analogie entre l'humain et l'animal : habiter serait d'abord s'abriter. La métaphore zoologique est fréquente pour parler de l'habiter, comme en témoigne l'usage des termes *nid* (cher à Bachelard, d'ailleurs ¹), *coquille*, *cocon*, ce dernier mot qui nous rappelle cette expression à succès depuis les années 80 du siècle dernier et qui exprime le repli sur le confort domestique : le *cocooning*. On l'utilise encore depuis, le mot est même entré dans le dictionnaire (coincé entre *cocontractant* et *cocorico*). Toujours sous l'impulsion de professionnels du marketing, les années 90 ont été, paraît-il, celles du *burrowing* (de *burrow*, terrier). Je ne sais pas s'il y a eu un slogan en *-ing* pour les années 2000, mais, dans le journal *Le Monde* du 13 septembre 2003, dans la rubrique AUJOURD'HUI STYLES, un article intitulé *Lever de rideau sur l'Orient* donne la parole au directeur de collection de la Maison Lelièvre, « fabricant de rideaux aux 6.000 références » : « *L'esprit est au "nesting". (de nest, nid) On se fabrique un nid douillet pour tourner le dos à la morosité extérieure, à la rue, au travail et aux agressions du monde* ». Décidément, l'argument est efficace, et on dirait presque intemporel. D'autres métaphores le confirment : celles de la *bulle* et de la *cellule*. L'existence d'une membrane implique l'idée de frontière, dans sa signification de séparation.

¹ « Vertus premières », « adhésion native à la fonction première d'habiter », « germe du bonheur central », Bachelard décrit une essence de l'habiter, par la référence à la zoologie : la maison est la « coquille initiale », et grâce à la rêverie de la maison, « nous revivons, en une sorte de naïveté, l'instinct de l'oiseau ».

L'univers domestique : un refuge, comme on dit parfois... ou une prison si l'image de la cellule nous fait penser à un univers plutôt carcéral qu'organique... Par ces analogies, c'est l'organisme en tant que tout fonctionnel qui est rendu signifiant, c'est la fonction de protection et de sécurité qui domine.

« Le nid et la citadelle » : l'expression est de Jacques Pezeu-Massabuau, qui écrit en 1983 : « Espace clos permettant à la famille le repli sur soi-même, espace défendu la protégeant plus ou moins du monde extérieur, la maison présente en tout pays le double symbole du nid et de la citadelle. » Ce géographe s'appuie sur l'étude de configurations architecturales du monde entier et de toute époque, mais apportons les nuances qui s'imposent :

- La métaphore zoologique présente le piège de nous faire voir l'univers domestique que comme la matrice originelle, un refuge qui serait le seul digne d'apporter de la protection et de la sécurité. Or, nous ne sommes pas obligés de nous gargariser avec des images de l'éternelle nature ou du paradis perdu ².
- Comme la métaphore du nid, celle de la citadelle renvoie à une image de la maison-refuge, destinée à contrer les agressions du monde extérieur, ce qui voudrait dire que le monde extérieur, celui de la nature comme celui des humains, serait forcément hostile.

Pour éviter le piège des métaphores, on s'en tiendra à l'essentiel de ce que fait ressortir la recherche anthropologique sur l'habiter : « L'organisation de l'espace habité n'est pas seulement une commodité technique, c'est, au même titre que le langage, l'expression symbolique d'un comportement globalement humain. Dans tous les groupes humains qui soient connus, l'habitat répond à une triple nécessité ; celle de créer un milieu techniquement efficace, celle d'assurer un cadre au système social, celle de mettre de l'ordre, à partir d'un point, dans l'univers environnant » (Leroi-Gourhan, 1965).

L'important me semble dans cette mise en ordre plus que dans le fait que nos ancêtres auraient logé dans des grottes ou que nous logerions dans des cocons ou des terriers. L'humain n'est pas ce trop simple oiseau, ni cet être vivant qui ne songerait qu'à bâtir des forteresses surveillées par des gardiens. Retenons plutôt que l'habiter se caractérise par cette séparation d'avec un désordre extérieur, auquel fait donc face l'ordre de l'espace habité.

² J. Pezeu-Massabuau écrit encore, à propos de l'habitat de nos ancêtres préhistoriques : « Comme la coquille, la maison est aussi caverne et les grottes où se réfugièrent nos ancêtres sont la première image de sécurité dans l'histoire ». C'est oublier les recherches du préhistorien André Leroi-Gourhan, qui fait observer qu'il y avait aussi, chez les hommes préhistoriques, des habitations à l'air libre, le rocher en surplomb pouvant même être une sorte d'auvent pour ces habitations en plein air. Ainsi les habitats de la période du Chatelperronien (≈ 30 000 ans) « sont des emplacements de tentes construites dans l'entrée de la caverne. Chacun d'eux forme un cercle de trois ou quatre mètres de diamètre, avec une aire centrale d'argile épierrée et tassée, entourée d'une couronne de plaques de pierre formant dallage ; à l'extérieur du cercle, des trous verticaux recevaient de grandes défenses de mammoth formant charpente. »

La limite, le seuil

Du coup, la notion centrale de l'anthropologie de l'espace, de l'habitat, de l'habiter, c'est la notion de limite. Elle peut être commode. Tout va bien en effet quand l'espace est un espace délimité matériellement, par exemple par des éléments naturels (arbres, rivières, montagnes,...). Mais ça se complique quand il est espace virtuel, sacré, spirituel, espace de croyances, quand c'est un espace qui n'est pas matérialisé au sens physique du terme, mais qui est vécu comme tel par les groupes humains, et qui, du coup, ne nous est pas toujours compréhensible lorsqu'on n'appartient pas aux groupes en question.

Évoquer la protection sous-entend la distinction entre des espaces différemment qualifiés. Dans la Chine ancienne étudiée par Marcel Granet, l'espace chinois s'organise explicitement autour de l'opposition espace civilisé / espace sauvage, la limite entre l'un et l'autre permettant d'identifier « territoire chinois » et « espace humanisé » : du côté chinois de la limite, on est sur un territoire muni de qualités spatiales, on est un humain ; de l'autre côté, on est sur un territoire dépourvu de qualités spatiales et on n'est pas un humain ; passer de ce côté-ci suffit à perdre des caractères humains, comme si ces caractères tenaient plus à l'espace qu'aux êtres. Les situations ne se réduisent pas toutes à une telle opposition. On trouve une variété d'agencements des espaces sauvage, naturel, humanisé, habité, avec parfois une lecture aisée car graduelle : chez les Limbu (Népal oriental), la notion de village est floue, c'est presque la forêt, symbole du désordre ; tandis que l'espace de la maison est chargé de sens, bourré de symboles, ordonnée à l'extrême. On voit donc bien ici une graduation des limites, avec, fait notable, une limite faible entre la forêt et le village, et en revanche, une limite forte entre le village et la maison. Constaté des limites entre des espaces est une chose, mais on le voit, le sens accordé aux espaces peut faire observer certaines limites fortes et d'autres plus faibles. En général, pour constater le degré de force ou de faiblesse d'une limite, il faut voir comment elle est constituée, non seulement physiquement (murs, cloisons, passages contrôlés,...), mais aussi socialement et culturellement. Il faut aussi s'intéresser au sens que lui accordent les sujets eux-mêmes. Avoir cette préoccupation peut d'ailleurs nous amener sur des compréhensions d'usages de l'espace un peu curieux (rien de péjoratif dans ce qualificatif) : par exemple, chez les Kanaks de Nouvelle-Calédonie, vus par Maurice Leenhardt, « le paysage social et le paysage naturel se recouvrent, l'habitat d'un groupe n'a pas pour limites les palissades de la demeure ou les frontières manifestes sur le sol. Il comprend tout le domaine sur lequel s'exerce le rayonnement des dieux, dieux ou totems ». Ainsi, la limite forte est celle du rayonnement d'un ancêtre donné. Les clans sont désignés par le nom du tertre où s'élevait la case première de l'ancêtre. On dit d'un homme « issu du tertre de... ». Le tertre signifie le berceau et non la tombe. Ainsi : « Dans les paysages où nous ne voyons que nature, ils lisent avec précision les noms de leurs parents. Leur état-civil est inscrit sur le sol. »

On pourrait enfile les exemples ethnologiques comme des perles pour apprécier la diversité des manières de faire. Mais, plutôt que nous apprendre “des nouvelles du monde”, ces exemples nous servent à apprécier la constance de la limite et du seuil, et à voir comment, dans notre société par exemple, ces notions peuvent être actives, opératoires, structurantes pour nos manières d'être, à la fois entre soi et avec l'environnement (naturel, comme humain, comme surnaturel : les croyances).

On vient de le voir, la limite peut être faible ou forte. Lorsqu'on évoque la limite, on définit un espace, on parle également de borne, parfois dans le sens de quelque chose à ne pas dépasser. Mais si l'idéal de la limite est d'être infranchissable, aucune limite n'échappe à la question du franchissement. Toute limite peut céder, et on ménage en général un lieu pour son franchissement. De la muraille à la protection magique en passant par le portail à télécommande et télésurveillance, la valeur de coupure de la limite est élevée. On peut en dire autant de la séparation des espaces sacrés et profanes (pensons que le mot *temple* a pour racine le latin *tem-* qui signifie *séparer*). Les douanes et les portes viennent, elles, organiser un franchissement sélectif, contrôlé, de la limite.

La limite forte cesse de jouer son rôle ou se trouve modifiée lorsque son franchissement n'a plus lieu sous le contrôle de l'individu ou du groupe détenteur du territoire : c'est le cas de l'invasion militaire des frontières et de l'évasion. Dans le cas où elles ont été pensées pour être faibles, je pense aux cloisons mobiles dans les maisons traditionnelles japonaises, la question se pose moins puisque la séparation et la possibilité de franchissement existent ensemble. Nous pouvons d'ailleurs nous appuyer sur cet exemple pour retenir que « toute relation entre deux espaces, entre deux lieux, procède de deux aspects indispensables et dépendants. Elle est à la fois séparation et liaison, ou, en d'autres termes, différenciation et transition, interruption et continuité, limite et seuil. » (Roderick J. Lawrence)

On n'oubliera pas de mentionner les cas de « limites mouvantes ». Pensons aux sociétés nomades ou semi-sédentaires, qui s'installent pour un temps, et même si ce temps est assez court, ça n'empêche pas qu'il y ait beaucoup de symboles, de significations accordées à certaines pratiques : quelle que soit la durée de résidence, la maison n'est jamais négligée.

L'influence de la culture : assignations sociales, identification aux lieux, appropriation

Cette constance de la limite s'accompagne d'une autre constante lorsqu'on regarde la vie humaine sous l'angle de la diversité culturelle : c'est l'importance que jouent, dans l'organisation des espaces habités, des couples d'opposition et/ou de complémentarité.

Du fait de la centralité de la notion de limite, *intérieur-extérieur* serait le premier venant à l'esprit. Mais il y en a d'autres. Les points cardinaux par exemple : l'ethnologue français Marcel Griaule, chez les Dogon du Mali, observe : « Le terre-plein servant de lit est allongé nord-sud, et le couple repose, tête au nord, orienté comme la maison elle-même, dont la façade est le visage. L'homme se couche sur le côté droit, face à l'ouest, la femme sur le côté gauche, face à l'est, dans la position où ils seront dans la tombe. » Dans cet exemple, on peut voir comment certains couples sont en analogie : homme-droit-ouest, femme-gauche-est.

D'autres couples structurent les pratiques domestiques : *public-privé* — *jour-nuit* — *devant-derrrière* — *propre-sale* — *pur-impur* — *ordre-désordre*. Et encore, *haut-bas* : de nombreuses sociétés ont une symbolique de la hauteur, les valeurs associées au haut et au bas pouvant être en correspondance avec la position sociale des personnes ou des groupes qui s'y trouvent. C'est d'ailleurs une caractéristique importante de l'anthropologie des espaces habités que de faire correspondre des espaces et des positions sociales. Dit autrement, la socio-anthropologie de l'habitat

permet de comprendre comment interagissent des espaces physiques, matériels, et des sujets, individuels ou collectifs.

À la fin des années 1960, deux chercheurs étasuniens vont montrer l'influence de la culture sur l'espace architectural en particulier, et sur l'espace en général :

- L'architecte anthropologue Amos Rapoport traitera ensemble de nombreuses études ethnologiques pour démontrer l'importance des facteurs socioculturels, notamment pour battre en brèche l'idée reçue selon laquelle la forme des maisons dépendrait exclusivement des contraintes du climat, de la technique, des caractéristiques du sol ou de l'économie. Les croyances, les valeurs associées aux positions sociales, jouent leur rôle dans tel choix d'orientation, tel découpage de l'espace domestique.
- L'anthropologue Edward T. Hall, dont l'ouvrage *La dimension cachée* a connu un certain succès, insiste sur l'existence d'un langage de l'espace. Il montre que la différence des cultures entraîne des modes de communication différents et des « mondes sensoriels différents ». C'est ainsi qu'il inventa la proxémie, « l'usage de l'espace selon les cultures », qui permet donc de relativiser les manières de faire avec l'espace.

Dans ce mouvement de recherches, ethnologues, géographes, historiens, sociologues vont s'entendre pour dire que la culture détermine les comportements, assigne des places aux êtres en fonction de certaines caractéristiques : l'âge, l'appartenance générationnelle, le degré de parenté, le sexe, le statut social, le cycle de vie.

Outre l'assignation, une autre caractéristique est l'identification des sujets aux lieux, qui existent déjà dans la langue de la culture en question : au Japon, le terme *uchi* identifie l'individu comme la communauté familiale comme la maison. Il peut aussi y avoir des oppositions de qualité, comme chez les Kabyles d'Algérie (à l'époque où Pierre Bourdieu les étudia dans les années 60), qui identifiaient symboliquement le masculin et le féminin par rapport aux éléments architecturaux. Le pilier principal de la maison, situé entre la maison des humains et la maison des bêtes, est identifié à l'épouse, tandis que la poutre maîtresse, soutenue par le pilier central, est identifiée au maître de maison. Leur emboîtement figure ainsi l'accouplement. Et si d'aventure, une femme venait à être stérile, elle accrochait sa ceinture à la poutre. Cette identification est inscrite jusque dans les proverbes : « La femme c'est les fondations, l'homme la poutre maîtresse ». On disait aussi à la jeune mariée « Que Dieu fasse de toi le pilier planté solidement au milieu de la maison ».

Le lieu peut aussi être dit par rapport à une personne : le « coin » est le mot qu'on utilise dans notre langue pour identifier le lieu qui appartient à quelqu'un : « c'est mon coin », « c'est son coin ».

* * * *

Ce détour par les assignations sociales et les identifications aux lieux nous entraîne vers une autre notion centrale de la socio-anthropologie de l'habiter et de la vie quotidienne : l'« appropriation ». « L'appropriation est l'acte fondamental d'habiter », comme le dit justement R. J. Lawrence. Cela peut signifier l'occupation volontaire d'un territoire, d'un lieu, avec éventuellement un souci de conquête, un désir d'acquisition. Mais il peut aussi s'agir de l'intériorisation d'une manière de faire dans la culture, le groupe ou le milieu auquel on appartient (une appropriation de la culture qui implique donc une appropriation de l'espace). Pour le dire comme certains chercheurs, lorsqu'on s'intéresse à des espaces habités, quelle que soit l'époque ou le lieu, on a affaire à des systèmes morphologiques actifs, c'est-à-dire que les dispositifs et les pratiques évoluent ensemble. De même, on constate que même si l'espace est imposé, les habitants cherchent toujours à en faire leur produit, qu'ils disent « c'est mon coin » ou « c'est comme ça qu'on vit chez nous », « c'est la tradition » (“chez nous” = “dans notre société”).

La parole sur l'espace habité fait ainsi apparaître un double de l'espace physique, nourri de représentations mentales, d'imaginaire, qui peuvent être structurées par les couples d'opposition et de complémentarité dont j'ai parlé, de même que par les idées qu'on se fait sur la place des uns et des autres en fonction des rôles sociaux attribués, bref, à partir de catégories qui sont propres au contexte culturel dans lequel on se trouve.

2. L'univers domestique français contemporain

Des pièces et des fonctions séparées : une histoire récente

Selon Monique Eleb, psychologue auteur de travaux sur l'histoire de l'architecture, « les historiens s'accordent à décrire la vie quotidienne à l'intérieur des habitations, jusqu'à la fin du XVI^e siècle et une bonne partie du XVII^e siècle, comme étant sous le signe de la promiscuité et de la confusion des genres ». Elle précise que l'expression « vie privée » signifiait davantage pour cette époque « vie avec les familiers, qui sont nombreux à partager le même espace ». En ces temps-là prédominait la « salle commune », cette pièce où l'on faisait tout, manger comme dormir, tandis que les animaux domestiques utilisés pour l'élevage et l'agriculture se trouvaient dans ces mêmes lieux. À cette époque, le retrait personnel est peu prévu (même si d'autres auteurs nous informent de l'existence de l'alcôve, ou de la ruelle, cet espace situé entre le mur et le lit et où l'on déposait des objets personnels et intimes). Les pièces séparées, pour l'isolement du couple conjugal comme de la personne, sont attestées dans la Byzance des X^e et XI^e siècles, mais c'est vers les XVIII^e et XIX^e siècles que « les gens de culture et d'argent » développent ce rapport domestique à l'intime. La place que la bourgeoisie prendra dans les sociétés d'Europe occidentale aux XVII^e et XVIII^e siècles développera autant ce rapport à l'intime que la spécialisation des pièces : l'espace domestique va se transformer pour devenir un ensemble de pièces reliées par des corridors, modèle d'architecture domestique qui se diffusera au fil des XIX^e et XX^e siècles dans toutes les couches de la populations.

La structure de nos logements actuels n'est donc pas si lointaine si on l'inscrit dans l'histoire. De même, pour les fonctions auxquelles elles sont assignées et qui se lisent dans les noms mêmes données aux pièces : *salle à manger*, *salle de bains*, *cuisine*, *chambre à coucher*, *cabinet de toilette*,... L'urbanisation et la logique techniciste issue du développement industriel de nos sociétés ont promu le fonctionnalisme architectural, chaque pièce ayant vocation à fonder une fonction principale, voire unique, et donc excluante des autres. Selon le géographe architecte Pascal Amphoux, « le fonctionnalisme architectural » a conduit à « entériner l'unidimensionnalité des assignations » de pièces à des fonctions, « en les liant étroitement à la constitution de la famille nucléaire ». C'est en effet avec l'avènement de ce modèle familial (père-mère-enfant(s), modèle que les sociologues de la famille situent comme dominant de la fin du XIX^e aux années 1970) que l'architecture domestique se « fonctionnalise » : la démocratisation des manières de faire via les magazines, principalement destinés aux femmes, va affirmer ce modèle.

La norme domestique devient donc très vite la « monofonctionnalité » pour laquelle l'usage des portes va jouer un rôle important : comme si séparer les fonctions passait par séparer les espaces. Dans le modèle monofonctionnel, les limites sont clairement définies, matérialisées par des seuils, des portes, qui font souvent figure de limite forte : la porte fermée de la chambre des parents, celle de la cuisine dans laquelle se concentre la maîtresse de maison, qui, surtout, ne veut que personne ne l'aide (le fameux « t'as besoin d'un coup de main ? » que l'invité(e) lâche depuis sa place assise pendant le repas). Cette monofonctionnalité continue d'être promue

dans les différents manuels et guides domestiques, par exemple pour le rangement : chaque chose à sa place, et surtout, qu'on n'oublie pas de fermer la porte. De même, certains de nos commerces continuent de vendre, dans un style rustique ou provençal, des plaques qu'on fixe sur la face extérieure des pièces et qui indiquent leur nom.

Ouvertures, circulations, « polyfonctionnalité » : le brouillage des seuils

Cette monofonctionnalité n'a-t-elle pas été mise à mal ? Si on revient aux noms des pièces, le succès du *living-room* à partir de l'après-seconde-guerre-mondiale peut laisser penser que cette pièce centrale résume à elle seule ce que doit être un logement : « une pièce à vivre ». Comme « vivre » englobe tout, a priori, toute fonction peut y être admise (pensons au passage au développement de types de logement « tout-en-un », comme le studio ou le loft). Les façons différentes d'appeler cette pièce est d'ailleurs significative : le *salon*, la *salle de séjour*, le *séjour* tout court, certains disent encore la *salle à manger*.

La transformation des espaces domestiques depuis les années 1980 environ se caractérise notamment par l'ouverture de la cuisine sur le séjour. Dans les logements nouveaux, ce qu'on a appelé la « cuisine américaine » intègre une partie cuisine dans le séjour, sorte de laboratoire rectiligne plaqué contre une cloison, et qui permet d'économiser le trajet d'une pièce à l'autre. Effet remarquable de cette réalité, les logements anciens qui possédaient une cuisine et un séjour indépendants et séparés par une porte ne le sont plus : on fait sauter la porte, ou on la laisse toujours ouverte. Dans certains logements anciens, alors qu'apparaît de nos jours une seule grande pièce, on peut remarquer au sol la marque de l'ancienne séparation, soit une bande de la largeur de la cloison, soit par un revêtement de sol différent (par exemple : linoléum, puis parquet).

L'ouverture de la cuisine sur le séjour, également prônée dans les concours d'architectes (voir les comptes rendus des projets *Europas* par M. Eleb et d'autres), est significative d'une manière de fonctionner dans les familles, dans les ménages. En effet, la vie domestique d'aujourd'hui semble mal s'accommoder de la monofonctionnalité, les (co)habitants agissent à différents endroits de la maison, sans toujours respecter ce que le fonctionnalisme a déterminé. En Alsace (étude de Marie-Noëlle Denis), la table de la salle à manger « sert au quotidien pour toutes les activités, pas forcément alimentaires mais surtout féminines, qui nécessitent l'usage d'une table : correspondance, comptabilité, devoir des enfants, travaux de couture, de dessin, bricolages divers... ». Dans les Cévennes (étude de Martyne Perrot), « le nouveau séjour » sert de « lieu de réserve à toutes sortes de pratiques », et « la salle "à manger" est aussi très vite submergée par l'atelier de bricolage ou la buanderie qui s'y improvisent. Les objets suivent : le rabot côtoie le chandelier, et le linge attend d'être repassé sur les nouvelles chaises en skaï ». (On aura remarqué les guillemets à *salle "à manger"...*). Chez des familles monoparentales (étude de Perla Korosec-Sefaty), il arrive que la chambre à coucher se transforme : elle devient dans certains cas le « lieu d'élection de la relation familiale », et plus souvent encore un lieu ouvert à d'autres activités : lire, écrire, écouter de la musique. Chez certains hommes vivant seuls ou en appartement disjoint de celui de la conjointe, le mini-atelier de bricolage côtoie le lit, qui peut lui-même devenir un espace de réception. Dira-t-on un jour « chambre à vivre » ? D'ailleurs, on se limite de plus en plus à dire seulement

« chambre », le « à coucher » n'étant plus indispensable, soit parce qu'il est évident, soit parce qu'il ne correspond à la réalité de la pluriactivité.

Le même genre de réalité se rencontre à propos du décor domestique contemporain dans notre société. Ainsi l'historien Roger-Henri Guerrand constate qu'il est difficile d'identifier un « style », contrairement à d'autres périodes : « Mais où s'est donc réfugié le style d'une époque ? Aucune cohérence ne semble perceptible, il faut bien l'avouer ; ce que l'on relève, c'est la coexistence dans un espace unique d'orientations des plus hétérogènes ». Selon lui, ce « nouvel éclectisme » tient à la production variée de modèles architecturaux et de matériaux pendant la seconde moitié du XX^e siècle, dont la fin a d'ailleurs annoncé le déclin d'un modèle : « La maison bourgeoise, avec ses pièces de réception séparées des chambres et des pièces où travaillent et logent les domestiques, décorée avec des meubles de style, des rideaux aux fenêtres, des lustres et des tapis, avec sa table ornée de vaisselle en porcelaine, de verres en cristal taillé, de couverts en argent, ne s'impose plus comme la référence unique pour concevoir l'aménagement de son intérieur, même parmi les catégories aisées » (Nicolas Herpin et Daniel Verger, *La consommation des Français*, tome 1, 2001). Ce qu'on a appelé « le "bon goût", si caractéristique de l'idéal domestique des générations antérieures, ne suscite plus une aussi large adhésion. La contrainte des styles ou des modes n'uniformise pas l'aménagement intérieur », et « l'éclectisme dans le choix des choses dont on s'entoure est une marque de tolérance ou de distance à l'égard des opinions et des goûts des autres ». Les réflexions de certains architectes (ici Ugo La Pietra) prennent en compte cette réalité, qui demande un regard « ouvert » sur la vie domestique d'aujourd'hui : « C'est le propre de la maison néo-éclectique que de cultiver et pratiquer des expériences d'"espaces hybrides", espaces dans lesquels (comme la salle de bain/living-room) viennent se confronter divers objets appartenant à des typologies spatiales différentes ».

Le passage d'une mono- à une poly- (ou pluri-) fonctionnalité a ainsi fait naître de drôles de modifications à nos espaces domestiques. Plus (+) de circulation entre les lieux, et aussi une multiplication des « isolats infra-spatiaux », ces « sous-espaces qui font l'objet, à l'intérieur d'espaces aux fonctions clairement définies, de modalités d'usage particulières » (P. Amphoux). Tout ceci produit en quelque sorte un brouillage des seuils et des limites, qui peut renvoyer parfois un sentiment de désordre, parfois au contraire un sentiment de vie.

On ne manquera pas de dire que cette plurifonctionnalité est relative :

- d'une part, toutes les fonctions ne se pratiquent pas dans toutes les pièces : le WC accueille parfois la lecture, mais il comporte des fonctions qui se font rarement dans d'autres pièces ; en revanche, certaines fonctions, comme la lecture, se pratiquent aisément n'importe où (mais rarement au garage, sauf de manière utilitaire : le mode d'emploi d'une machine ou d'un meuble à monter soi-même... mais est-ce bien de la lecture ?)
- d'autre part, nos univers domestiques ne sont pas devenus des espaces anarchiques : ils ne sont pas dénués d'assignations à des pièces en fonctions de rôles sociaux (nous le verrons lorsque nous aborderons la question des rapports hommes-femmes) ; en outre, nos sociétés se caractérisant par une « culture de l'individu », la question de l'espace personnel pour chacun est devenue cruciale.

L'espace personnel : une réaction au brouillage des seuils ?

Le quotidien domestique est fait d'interactions entre l'individuel et le collectif. Ce que confirme l'analyse historique des productions architecturales : « Réfléchir à un dispositif spatial qui permette à la fois la retraite, l'indépendance et la rencontre, la vie familiale et sociale, a été, depuis que la réflexion sur l'architecture domestique s'est développée, un but, qu'il soit explicité ou qu'il se lise sur les plans. » (M. Eleb *et autres*, 1989)

Il y a quelques décennies, une recherche du *Centre de sociologie urbaine* portant sur l'habitat pavillonnaire français des années 1960 a fait ressortir des choses intéressantes sur ce type espace domestique particulier et en même temps significatif d'une manière d'habiter plus répandue. L'analyse a permis de dégager une répartition en cinq domaines, à partir du constat d'une correspondance entre des espaces et des sujets :

- le domaine de la femme (cuisine, jardin de devant),
- celui du mari (espace de réserve, jardin de derrière, bureau),
- celui du couple (chambre conjugale),
- celui des enfants (jardin, chambre des enfants, séjour)
- et celui de la famille (salle de séjour ou salle à manger si la télévision l'a transformée en salle de séjour).

Une autre manière de distinguer les usages de l'espace en fonction des cohabitants est de décliner l'intimité domestique en trois niveaux d'intimité : familiale, conjugale, personnelle.

La recherche du retrait, ce qu'on appelle aujourd'hui l'espace personnel ou intime (comme on vient de le dire, l'intime n'est réduit au personnel), est, tout autant que la polyfonctionnalité et l'éclectisme dans le décorum, une caractéristique de l'univers domestique contemporain. Ce n'est pas d'une totale nouveauté (ce besoin de s'isoler dans des pièces séparées apparaît déjà en Toscane du seuil de la Renaissance, chez les notables comme chez les fermiers et les métayers), mais dans la production de l'architecture domestique d'aujourd'hui, « les espaces dévolus à chaque personne dans le groupe sont attentivement conçus, en particulier la chambre » (Eleb *et autres*). Une équipe de psychologues italiens avait montré il y a quelques années que la chambre à coucher était présentée comme une « propriété exclusive », souvent « revendiquée » et, ajoutaient-ils, « même par les enfants les plus petits ».

L'apprentissage de l'espace personnel semble ainsi se faire de plus en plus tôt. La chambre d'enfant est en effet devenu une aspiration forte de notre société : cela n'est pas détaché de la question scolaire, de la nécessité d'une concentration pour apprendre, travailler, mais surtout, cela connote l'importance que les parents accordent au « développement de l'autonomie », discours fréquemment tenu dans nos sociétés de l'individualité³. Une étude sur la chambre d'enfant dans les professions intermédiaires de la région parisienne (Françoise Neitzert) révèle une « valeur éducative de l'espace personnel », un « apprentissage de l'autonomie », voulu « très

³ Le phénomène culturel est tellement prégnant que cette personnalisation des espaces se manifeste au-delà de la sphère domestique, sur les lieux de travail. L'extérieur de la maison n'est donc pas épargné, et si ces marques matérielles signifient une réaction à une uniformisation ou à une empreinte trop forte du collectif, elles témoignent surtout du développement culturel de la personnalisation par l'objet, qui s'apprend dans l'univers domestique.

précocement » par les parents ; leur objectif est d'amener l'enfant à « savoir gérer sa vie », « pour plus tard » comme le dit une mère. Par là, ils deviennent « des techniciens de leur propre vie », « la voie royale pour y parvenir » étant « la gestion de la chambre ».

On notera que le discours se rapproche de celui de l'univers de l'entreprise, ou plus généralement du monde du travail, dans lequel vous êtes hors-circuit si vous ne « gérez » pas quelque chose. La remarque est importante, certes un peu pour critiquer un peu la diffusion massive du modèle gestionnaire, mais surtout pour constater que l'univers domestique n'est pas forcément ce lieu de retrait paisible dans lequel tout le monde est libre de faire ce qu'il veut, à l'écart des vicissitudes du monde extérieur (histoire de repenser à la critique de la métaphore du nid et de la citadelle). La vie domestique est faite de relations affectives autant que sociales, soumises à des modes d'organisation, à une certaine rationalité, avec laquelle composent (ou dans laquelle se débattent) les cohabitants. La culture de l'espace personnel, devenue une évidence pour beaucoup de gens, peut être entendue de différentes manières :

- elle peut instaurer des rapports construits sur un individualisme qui tient les autres à l'écart,
- ou comprendre la dimension personnelle dans un rapport constant à l'altérité.

Je terminerai volontiers là-dessus, car cela revient à poser la question fondamentale des conditions du vivre-ensemble. Un premier pas de ce genre sera sans doute déjà accompli en abordant la question des rapports hommes-femmes dans la maison.

Les rapports hommes–femmes : transformations significatives, petits changements ou permanence des rôles et des attributs ?

Les rapports hommes-femmes sont au cœur des sociétés : les anthropologues ont montré que la différence homme-femme fait partie de ces fondamentaux humains auxquels n'échappe aucune société, fût-elle « moderne », « urbanisée », « complexe ».

À certaines époques, dans certaines cultures, certains peuples ou milieux sociaux, on observe par exemple la prégnance d'un modèle bipolaire des activités masculines et féminines. De la même manière que la bourgeoisie a inventé une architecture domestique faite de pièces reliées par des passages, elle a fondé une certaine sexuation de l'espace domestique⁴. La garde-robe, lieu de toilette intime et de déjections, et le cabinet de lecture, où l'on se retire pour se retrouver ou recevoir des amis, seront les premières réelles pièces où s'exprime l'intimité personnelle. Et assez vite, des territoires sexués se distinguent : pour l'homme le cabinet de lecture (ou l'étude), pour la femme, le boudoir.

De manière plus générale, l'homme exercera l'essentiel de ses activités à l'extérieur, la femme à l'intérieur : dans la bourgeoisie occidentale au XIX^e siècle, les « maîtresses de maison » étaient chargées de créer une atmosphère de bonheur et de paix, et on leur attribuait une sorte de don naturel pour ces choses. En même temps reconnues comme des expertes pour l'ameublement et la décoration, ce rôle leur permettait justement de s'affirmer socialement et occuper leur temps.

⁴ La sexuation est le processus qui conduit à une distribution de rôles sociaux pour les hommes et les femmes.

Notons que dans la bourgeoisie, les femmes ne sont pas assignées à la cuisine, puisque des domestiques en sont chargés. Elles sont en revanche au cœur des soins aux enfants, l'idéologie de l'« instinct maternel » étant centrale dans ce milieu, qui, on le rappelle, a été décisive dans la construction d'une véritable « culture domestique ».

L'assignation du rôle des hommes à l'extérieur de la maison et des femmes à l'intérieur faisait que, comme le dit l'historien Antoine Prost, « dans bien des cas, le mari rentrant chez lui rentrait en réalité chez sa femme : elle régnait au logis. L'homme ne pouvait prendre d'initiatives dans cet espace sans salir, casser ou déranger ». L'époque industrielle, qui sanctionne une séparation entre la sphère de travail et la sphère familiale (le plus souvent confondues auparavant, avec l'exploitation agricole, la petite fabrique artisanale ou la boutique commerçante), verra la double assignation homme-extérieur / femme-intérieur renforcée : les hommes dans les usines, les femmes à la maison. La période florissante des années 1950, avec les « arts ménagers » et le développement de l'électroménager promouvra une image moderne de la femme, qui continue malgré tout d'être la personne qui dispense l'essentiel des tâches ménagères.

Les choses n'ont pas tant changé : l'enquête *emploi du temps* réalisée pour l'Insee au seuil du XXI^e siècle (Barrère-Maurisson, Minni, Rivier, 2001) l'indique clairement : sur une journée de 24 heures, les femmes font en moyenne 11h de travail dont : 4h20 de temps professionnel, 4h30 de temps domestique et 2h10 de temps parental ; il leur reste alors 13h pour le hors-travail (moins de 4h pour le temps personnel et plus de 9h pour le temps physiologique). Les hommes, eux, effectuent moins de 10h de travail dont : 6h30 de professionnel, 2h10 de domestique et 1h de parental ; par contre il leur reste plus de 14h pour le hors-travail (4h30 de temps personnel et plus de 9h30 de temps physiologique).

On aurait pu penser pourtant que l'accroissement de la présence des femmes dans le monde du travail salarié, la redistribution des espaces-temps quotidiens, la confiance dans les effets massifs de l'ajustement et du compromis au sein des couples, on aurait pu penser que tout cela laissait présager des effets équilibrants des rôles domestiques masculins et féminins. Il n'en fut rien. La diminution sensible de la dépendance de la femme vis-à-vis de l'homme n'a pas empêché que femmes et hommes ont eu (et ont) des investissements professionnels différents, et ce, malgré le fait qu'on a de plus en plus le sentiment d'échapper aux rôles sexués (ce sentiment tient au sentiment de « liberté », de « choix », portés par notre culture de l'Individu, entité suprême de nos sociétés... mais qui, justement, neutralise l'appartenance de sexe). Il semble que l'on se soit satisfait de voir les femmes investir des domaines masculins, mais qu'il est plus difficile d'admettre que des hommes investissent des domaines féminins.

Cependant, si on observe la vie domestique autrement, en la divisant en secteurs d'activité (la confection des repas, le lavage du linge, le bricolage, le soin aux enfants,...), on peut aisément trouver des situations où des hommes s'engagent dans des activités dites féminines, et les femmes dans des activités dites masculines. À l'entrée des écoles primaires et maternelles, les pères ne sont pas rares : soit parce que leurs conjointes travaillent, soit parce qu'une organisation particulière a été mise en place, du fait de choix discutés au sein du couple ou du fait par exemple de l'instauration d'une nouvelle loi sur le temps de travail (je parle bien sûr des « 35 heures »). Dans certains cas, les femmes s'invitent dans le bricolage, les

hommes dans l'entretien du linge. Mais cela reste rare. On constate aussi une prégnance de prise en charge sexuée pour certaines activités : la programmation du magnétoscope chez les hommes et l'entretien des plantes vertes chez les femmes (et je ne parle pas du "ménage"...).

Du coup, de nos jours, on rencontre sans mal des situations où l'un des cohabitants s'accroche avec force à une activité, à un territoire, à un objet domestique. « Le linge, c'est moi. [silence] Et j'y tiens », dit avec fierté Corinne, trentenaire pigiste pour un magazine féminin *on line*, mariée à un jeune cadre de la dite "nouvelle économie", et mère de deux enfants. Michel, quinquagénaire épanoui, lui, m'expliquait que son rapport à l'aspirateur était déterminé par celui de sa conjointe : « Liliane, c'est dingue, c'est SON aspirateur. JE NE PEUX PAS y toucher. Du coup, je ne le passe jamais. C'est toujours elle ». La pratique est si bien inscrite dans le code conjugal qu'il ne s'y consacre pas, même en l'absence de Liliane. Comme si l'une avait incorporé cette pratique au point d'en interdire l'usage à d'autres. L'« incorporation » est en effet au cœur de la question des rapports hommes-femmes dans la vie domestique. Voici l'exemple de Sylviane et de Claudine, qui me firent part, au terme d'une formation, d'une attitude commune de leurs conjoints respectifs vis-à-vis du traitement du linge.

Les rares fois où ils s'en occupent, dirent-elles, ils le déposent toujours « n'importe comment ». Que signifie « n'importe comment » ? « Ben... sans étendre les tissus, ni même les secouer pour les défroisser un peu ». Et encore : sans tenir compte que le tancarville, étendage de sol, comprend des étages, et qu'il serait judicieux d'y adapter la taille du linge : les « petites choses » vont à l'étage inférieur, « les grandes choses, les chemises par exemple » au supérieur. Et Sylviane de raconter l'épisode de l'arrivée de son deuxième enfant : « La grossesse s'était pas super bien passée, j'ai dû rester un mois à l'hôpital, et pendant ce temps, c'était mon mari qui s'occupait de la maison. Quand je suis revenue, je vois le linge étendu... j'ai cru qu'il l'avait fait étendre par notre gamine de 2 ans ! Incroyable ! Tout posé comme ça, sans étendre, sans regrouper les choses qui vont ensemble. J'étais É-FFA-RÉE ! ». Claudine poursuit, explique : « Faut étendre, parce que, pour repasser, après... Enfin... le bon sens, quoi ! »

Dans chacun de ces couples, comme elles me le diront, c'est la conjointe qui s'occupe du repassage. Mais plus encore, elle a en charge la chaîne de traitement du linge, dont l'étendage n'est qu'une partie. Intégrée à la fois par le corps et par l'esprit, cette manière de faire, qui prend en compte l'ensemble du cycle, en est devenue « le bon sens ». Du coup, comme cette incorporation est devenue "naturelle", on attend des autres, ici le copain ou le mari, qu'ils le comprennent et l'incorporent "naturellement".

Corinne, Liliane, Sylviane et Claudine, qui sont toutes concernées par les changements sociologiques liés aux transformations du travail (elles sont employées ou en formation), sont-elles des "maîtresses de maison" ?

La réponse est non si on comprend cette expression comme un rôle de ménagère totale assignée quotidiennement à ces tâches (qu'on peut écrire "taches"...). En revanche, elles ont tout l'air d'en être si on raisonne en termes d'affirmation de soi, un soi marqué par l'identité sexuée. Et c'est sans doute là que résistent le mieux les représentations sociales des rôles attendus chez les hommes et chez les femmes, et celles de leur rapport. Deux logiques semblent imprimer cette permanence :

- celle de l'incorporation des rôles domestiques, qui tient aussi à la transmission des modèles par les parents. Au point même que, parfois, sans avoir appris quelque chose, on sait le faire... ainsi Marianne, réfractaire à l'attribut féminin domestique et maternel, me disait-elle que, dès l'arrivée de son premier enfant, elle s'est mise sans problème à la couture, alors qu'elle n'avait jamais vraiment appris... sauf « en regardant faire ma mère ».
- celle de la diffusion des modèles stéréotypés : notre société ne manque pas de mettre en scène le rapport hommes-femmes, tant dans les médias, grand et petit public, que dans les rencontres entre amis ou en famille. La presse magazine, les émissions télévisées, les interactions ordinaires constituent des guides pour l'action et le savoir-vivre⁵, en jouant souvent sur la tension entre le sérieux de la résolution de problème (le pouvoir sur l'autre, l'inégalité persistante) et le tragico-comique du conflit conjugal.

Le constat penche donc plutôt du côté de la permanence que du changement. Sans doute est-ce d'autant plus difficile à admettre que notre société prône constamment l'égalité, et depuis peu la parité... et comme elle est plutôt réfractaire aux quotas... Et quand certaines femmes ne sont plus les "maîtresses de maison" ou les "femmes d'intérieur" d'antan, la délégation des activités domestiques se reporte sur d'autres femmes, membres de la parentèle (grands-mères, tantes, sœurs, mères, belles-mères...), ou d'autres encore pour qui c'est un travail rémunéré (les femmes dites "de ménage"). Parallèlement, la délégation de l'approvisionnement domestique, les fameuses "courses" faites en magasin ou par l'internet, se reporte sur des hommes, chauffeurs et livreurs, comme d'autres sont déménageurs.

Conclusion :

Habiter, cohabiter : la coexistence des normes

L'analyse sociologique de la différence des sexes et de sa place dans la vie domestique n'est pas seulement intéressante pour mettre à jour une mesure statistique ou majoritaire qui permettrait de savoir si notre société « a évolué » ou non. Elle permet aussi d'interroger les modalités du vivre-ensemble, les conditions de possibilité de coexistence de normes différentes. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : lorsqu'un couple s'installe, ce sont deux individus avec leur histoire, leur biographie, marquée par l'éducation dans le milieu familial d'origine, par les séquences de vie solitaire quand il y en a eu (par exemple pendant une période étudiante) et les expériences conjugales résidentielles antérieures (quand il y en a eu aussi). Tout ceci produit des normes particulières, que nous charrions avec nous, parfois sans nous en rendre compte. La vie domestique, malgré son caractère ordinaire, banal, n'en est pas moins complexe : de multiples tâches et de nombreux

⁵ Un exemple parmi des milliers d'autres : le magazine *La maison française*, dans un numéro de 1995, donne quelques conseils sur la vie quotidienne dans les maisons de famille à la campagne : « Le maniement du linge : confier cette tâche à *une soigneuse*. Bien entendu, tous les habitants de la maison connaissent l'emplacement du panier à linge et y déposent directement leurs affaires sales. Pas d'entassement dans les chambres. [...] Les courses sont à prévoir par roulement en *équipes mixtes* : *l'une* est la tête pensante, munie de la liste, *l'autre* les bras costauds pour porter les paniers, charge et décharger. *L'un* des deux doit évidemment conduire. [...] Séparer les générations à table : les parents, les ados et les petits. S'il y a des très petits qui font la sieste et se couchent tôt, prévoir un premier service surveillé *par l'une des jeunes mères*, là aussi par roulement ». [C'est moi qui souligne par des italiques.]

secteurs d'activité, des espaces et des lieux qui changent parfois de fonction, des espaces-temps qui varient selon le rapport des uns et des autres à l'emploi et au travail, des êtres qui s'ajoutent (enfants, animaux domestiques), sans oublier l'état psychologique des cohabitants et les humeurs passagères (ou durables). Or, plongez deux normes forcément différentes (un tant soit peu) dans un bain de complexité, et vous aurez nécessairement des ajustements et des négociations, implicites ou explicites (sauf si cet exercice pèse, et qu'on lui préfère la rupture). Mais cela ne veut pas dire que ces ajustements sont constants tout au long de la vie quotidienne, ou que les normes de chacun(e) vont se diluer dans une norme commune. La cohabitation n'est pas la fusion, notamment pour une raison déjà analysée : toute unité domestique de plus d'une personne compose avec les niveaux personnel, conjugal et familial, et les espaces ont des attributions qui permettent justement de pouvoir vivre sa norme personnelle à certains moments, et partager d'autres normes à d'autres moments (et donc avec d'autres personnes). Le recours à l'espace personnel peut parfois suffire pour éviter de négocier avec l'autre. Dans cet espace, chacun(e) peut élaborer un rapport à son univers, lisible à travers des dispositifs matériels (mobilier, objets...), ou à travers des normes d'ordre et de désordre propres à chacun(e). L'enjeu du vivre-ensemble se situe sans doute dans la conscience que les cohabitants ont de leur place dans le ménage, à la fois en tant que sujet individuel et en tant que partenaires dans cette vie domestique qui peut être vue, alors, comme une véritable aventure humaine.

Jean Paul Filiod

sociologue anthropologue

maître de conférences à l'Institut universitaire des maîtres de Lyon

chercheur au Groupe de recherche sur la socialisation (Université Lumière Lyon 2, CNRS)

* * * *

Quelques références

Bachelard Gaston, 1957, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF.

Bernard Yvonne, 1992, *La France au logis. Études sociologique des pratiques domestiques*, Liège, Mardaga.

Bonetti Michel, 1994, *Habiter : le bricolage imaginaire de l'espace*, Paris, Hommes et perspectives-EPI.

Certeau Michel de, 1980, *L'invention du quotidien. 1) Arts de faire*, Paris, Gallimard.

Collignon Béatrice, Staszak Jean-François (dir.), 2004, *Espaces domestiques : construire, aménager, représenter*, Paris, Bréal.

Pezeu-Massabuau Jacques, 1983, *La maison, espace social*, Paris, PUF.